

# La Formation de l'élite cultivée

*Al-Ahram, 2 mars 1939.*

La salle de l'école de la Sainte-Famille a connu, le lundi soir dernier, une soirée littéraire remarquable, où s'était réuni un vaste public de l'élite cultivée, venu entendre le professeur Dr Taha Hussein Bey prononcer sa splendide conférence sur « La Formation de l'élite cultivée ».

Le Doyen s'assit comme il avait coutume de le faire parmi ses étudiants, s'adressant à eux de manière à captiver à la fois leurs oreilles et leurs cœurs, et se tourna vers eux en disant :

On vous parle beaucoup de vos responsabilités ; les uns parlent d'agriculture, d'industrie et de commerce, d'autres de défense et de la manière dont elle devrait être organisée, et ces discours agréables et ces aimables espoirs les détournent de l'élément le plus essentiel de notre vie et de notre renaissance. Je ne connais aucune nation civilisée dont la vie puisse se dérouler sainement dans quelque domaine que ce soit sans l'instruction ; et ceux qui parlent d'agriculture, d'industrie et de défense se trompent eux-mêmes, et trompent avec eux le peuple, lorsqu'ils négligent le fondement de tout cela, à savoir l'instruction. Je ne veux pas vous parler de l'instruction en général, ni de l'instruction primaire ou secondaire, ni même de l'instruction supérieure ; je veux vous parler plutôt de la formation d'une classe cultivée capable de comprendre la vie, d'en mesurer les difficultés, et de permettre à ce pays d'atteindre la place qu'il doit atteindre parmi les nations aujourd'hui en plein essor. Comment former cette élite cultivée, d'une manière sérieuse et digne de notre dignité ? Les réponses des gens à cette question diffèrent, et la plupart de ce qui se propose comme réponse repose sur l'illusion. Parmi les réponses les plus faciles qu'on donne, il y a celle qui veut qu'on multiplie les écoles et les facultés universitaires ; mais vous pouvez regarder autour de vous, observer un certain nombre de ceux qui sont sortis de ces écoles et de ces facultés, et vous entretenir avec eux, et vous sentirez bientôt que ces gens ont été instruits, qu'ils ont obtenu leurs diplômes universitaires et les emplois que ceux-ci leur préparent, mais qu'ils n'ont obtenu aucune part de culture. Combien de médecins et d'ingénieurs habiles, excellant dans leur art, et pourtant, sur le plan culturel, en rien différents du commun des gens ! Il n'importe guère, pour l'homme cultivé, qu'il ait achevé les degrés de l'instruction ou excellé dans son art

; l'homme cultivé qui mérite ce nom est plutôt celui qui sait comprendre les problèmes qui se posent à lui et à ses compatriotes, qui sait en parler comme quelqu'un qui les comprend et en mesure la gravité, et qui connaît leurs circonstances et les moyens d'y remédier. Si vous voyez l'ingénieur incapable de parler d'autre chose que de technique, ou l'avocat incapable de rien d'autre que des affaires judiciaires, si vous voyez de tels hommes, dites d'eux qu'ils sont des hommes ayant reçu l'instruction supérieure, mais qui ne sont pas cultivés. Il ne faut donc pas nous tromper nous-mêmes par le grand nombre des diplômés de l'université, ni croire que leur grand nombre accroît celui des cultivés, à moins que notre instruction elle-même ne soit capable de rendre l'instruit cultivé. Sommes-nous réellement parvenus à former cette classe ? Pour ma part, je dis qu'il existe en Égypte un nombre appréciable de jeunes gens capables de parler avec aisance de littérature, de politique et de questions sociales — mais réalisent-ils vraiment ce que nous attendons des cultivés ? Incarnent-ils ce que nous souhaitons tous — l'ascension de l'Égypte au niveau des nations avec lesquelles nous aspirons à marcher de pair ? Pour ma part, je suis profondément navré de répondre non ; car les cultivés sont peu nombreux chez nous, et malgré cela, comment avons-nous même produit cette classe ? Est-ce nos écoles qui les ont produits ? Nos programmes ? Est-il dans la nature de nos écoles et de nos programmes d'orienter leurs élèves vers cette fin ? Je suis navré de répondre non... Nous ne nous sommes pas souciés de la culture, nous n'avons pas voulu la concevoir sous son vrai jour, nous ne nous sommes pas élevés de la vie pratique à cette vie intellectuelle supérieure qui s'écarte des contraintes du pain quotidien. Ceux qui envoient leurs fils à l'école ne pensent qu'aux diplômes et à l'emploi qui leur permettra de vivre, car le savoir, chez nous, est un moyen et non une fin — et je ne leur en veux pas qu'il en soit ainsi — mais il faut qu'il existe, en même temps, une classe qui estime que le savoir peut légitimement être recherché pour lui-même, que l'esprit peut légitimement s'élever pour lui-même, et que le cœur peut légitimement se raffiner pour lui-même. Et il en sera ainsi le jour où ce sentiment existera en Égypte, le jour où nous comprendrons que l'instruction peut servir le seul progrès intellectuel et le seul raffinement de l'esprit, pour eux-mêmes. Voilà un but vers lequel les âmes des Égyptiens doivent être tournées, et vers lequel, en particulier, doivent être tournées les âmes de ceux qui ont la charge de l'instruction en Égypte ; car on peut excuser les familles égyptiennes de comprendre le savoir en ce sens purement matériel, mais les hommes de l'enseignement doivent eux-mêmes incarner cette autre tendance, celle qui ressent le progrès intellectuel pour des fins qui dépassent la

satisfaction des besoins du corps. Et le devoir de ceux qui dirigent l'enseignement n'est pas seulement de multiplier les écoles, ou d'y introduire telle ou telle matière. Ce n'est pas là leur seul devoir ; ils doivent aussi concevoir leurs systèmes et fonder leurs écoles de manière à inculquer à la jeunesse montante cette conception nouvelle du savoir. L'école doit être éducatrice de l'élève, et guide pour sa famille. Pensez-vous que nous soyons parvenus, en matière d'instruction, à quelque chose de semblable ? Les hommes de l'enseignement voient-ils la question sous cet angle ? Ce que je ressens, c'est qu'il n'y a aucune différence entre l'instituteur et tout autre détenteur de diplôme ; il y a l'instituteur ordinaire qui accomplit sa tâche mécanique puis se retire à ses propres affaires. Si le ministère de l'Instruction publique effectuait un recensement précis pour déterminer combien d'instituteurs aiment le savoir pour lui-même, cherchent avidement à en accroître leur part, consacrent leurs loisirs à la lecture de tel ou tel livre, et fréquentent les cercles littéraires et les musées d'art — si le ministère effectuait un tel recensement, son résultat serait vraiment douloureux. Nous savons bien que nos hommes de l'enseignement fréquentent les clubs et les cafés bien plus qu'ils ne fréquentent les bibliothèques et les musées, parce qu'on ne les a jamais préparés à aimer le savoir, mais qu'on les a envoyés à l'école comme à l'un des moyens de gagner sa vie, tout comme on prépare le médecin ou l'ingénieur — et ce n'est pas ainsi que doit être préparée la jeunesse d'un pays civilisé comme l'Égypte ; elle est espoirs et ambitions. Et s'il est concevable que nous nous représentions le médecin ordinaire, il n'est pas concevable que nous nous représentions l'instituteur comme un simple homme de métier, puisque nous dépendons de lui pour la formation des esprits des fils de la génération montante. Malheur à une nation dont la jeunesse ne peut valoir mieux que ses anciens ! Malheur à nous si nous nous contentons que nos fils soient une copie exacte de nous-mêmes ! Un père prépare son fils à une vie meilleure que la sienne — comment, alors, la nation pourrait-elle ne pas éprouver ce même sentiment ? Comment le gouvernement et les hommes de l'enseignement pourraient-ils ne pas l'éprouver ? Si nos affaires d'instruction ne produisent que ce qui nous ressemble, aurons-nous véritablement accompli notre devoir envers les générations à venir ? Non... Et demandez-vous : êtes-vous satisfaits de vos maîtres ? Si vous répondez sincèrement, vos remarques seront sévères. Il en est parmi vous qui fréquentent mes propres cours, et je vous avoue franchement que je les quitte insatisfait d'eux, précisément parce qu'ils sont satisfaits de moi ! Je déteste l'homme qui est satisfait de lui-même, et qui exige des autres qu'ils soient satisfaits de lui ! Un tel homme s'est arrêté, sans espoir de

progresser davantage. Demandons-nous donc combien d'Égyptiens sont insatisfaits d'eux-mêmes ? Je suis navré de dire qu'ils sont peu nombreux, sans quoi le nombre des habitués des cafés serait moindre que ce que nous constatons. Et ne croyez pas que je compte sur l'État, le gouvernement et les écoles pour former cette élite, ni que je croie qu'il s'agisse là d'une chose que l'on puisse régler par des systèmes et des lois, car ce n'est pas de ces choses qui se fabriquent par ordre ou par décret. Ce que je demande aux écoles, c'est seulement qu'elles ne constituent pas un obstacle sur le chemin de l'émergence de l'homme cultivé d'exception. Il faut écarter les obstacles qui se dressent devant la jeunesse égyptienne, car, quelle que soit l'excellence de son naturel et de son intelligence, son caractère se corrompra si la voie ne lui est pas préparée. La chose la plus simple qu'on puisse demander au gouvernement en Égypte, c'est d'organiser l'instruction de manière à ne pas corrompre l'esprit des jeunes, à ne pas étouffer leurs facultés, à ne pas éteindre leurs personnalités. Et l'une des pires choses où les gens puissent tomber, c'est de demander à leurs gouvernements de ne pas agir, plutôt que de leur demander d'agir ! Il existe cependant des choses positives que je souhaiterais que nous envisagions pour la formation de l'élite cultivée, et parmi elles, que nous rendions l'instruction générale accessible à tous les Égyptiens sans exception, et que nous nous délivrions de cette opinion dangereuse qui voudrait limiter le nombre des instruits afin qu'il ne naisse pas chez nous de crise des sans-emploi. Cette crise ne naît pas de l'instruction, mais du défaut d'une organisation saine de notre système social. L'instruction n'est pas la source de la crise, mais la source de notre conscience de celle-ci, et c'est là un bien. Je souhaiterais même que des crises naissent chez nous de l'instruction, plutôt que nous nous reposions dans l'ignorance. L'ordre social n'est pas protégé par l'ignorance — et laquelle des deux choses est préférable : que l'ignorance, ses crimes et ses conséquences soient le fondement de la vie égyptienne, ou que le savoir, ses crises et ses conséquences le soient ? Laquelle vaut-il mieux : que notre agitation procède de la connaissance, ou de l'ignorance ? Les instruits s'irritent, alors ils écrivent et protestent ; les ignorants, eux, commettent des crimes. Il faut rendre l'instruction accessible, mais il faut aussi l'épurer, et il faut que nos examens reposent sur l'application, la fermeté et la rigueur — et la vie elle-même se chargera, par la suite, d'achever cette épuration ! L'élite cultivée existe chez nous en puissance ; pour qu'elle existe en acte, il faut que l'intelligence soit mise en contact direct avec les cultures civilisées du monde, et j'entends par là qu'il me répugnerait de voir l'esprit égyptien condamné à demeurer confiné à l'arabe seul, ou à ne pas dépasser non

plus l'anglais ou le français — car vous savez tous qu'il existe d'autres nations cultivées avec lesquelles nous sommes en contact, et nous ne devons pas faire de nos esprits le monopole exclusif de telle ou telle nation. Il faut que les portes de la culture, chez nous, s'ouvrent toutes grandes, afin que les cultures y entrent comme entre l'air libre. C'est par ce seul moyen que nous pourrions former l'esprit libre, critique et capable. Car soit nous nous limitons à une culture déterminée, soit la culture nous est rationnée de sorte que les éléments étrangers n'y entrent qu'avec mesure — et c'est là un mal qui ne s'accorde pas avec notre dignité. Je demande ensuite quelque chose de plus important encore : que notre langue arabe et notre littérature arabe soient le fondement de toute culture saine et excellente. Et je vous assure que nous n'avons pas rendu à notre langue son dû. Demandez-vous : la connaissez-vous vraiment ? Êtes-vous vraiment capables d'exprimer vos pensées par elle ? Pour ma part, je témoigne que vous n'en êtes pas capables, et que toute culture qui ne s'appuie pas sur la langue nationale n'est qu'une culture d'emprunt, et que celui qui ne connaît pas la langue de sa patrie n'est pas cultivé — et je crains de dire que je doute, et gravement, de sa virilité même ! Mais comment faire pour enseigner notre langue ? C'est là une longue histoire, déjà abondamment traitée, et je ne pense pas que nous puissions lui rendre justice dans une seule conférence. Je vous assure cependant que le ministère de l'Instruction publique connaît la voie juste pour y parvenir, et que Son Excellence le ministre la connaît fort bien, mais qu'il ne la suit pas. Pourquoi ? Est-ce parce qu'il ne le veut pas ? Ou parce que nos circonstances politiques embrouillées paralysent les compétences et forcent les gens à voir le bien sans le faire ? Je témoigne que certains de nos ministres ont possédé autant de compétence et de sincérité que nous puissions jamais souhaiter trouver chez des ministres, mais nos circonstances contraignent les plus compétents d'entre eux au silence, si bien qu'ils voient le bien et ne le font pas — et si je plains certains Égyptiens, je plains surtout ce groupe de nos ministres qui veulent agir et n'agissent pas. Et je reviens vous assurer qu'il existe des choses indispensables à la formation de l'homme cultivé d'exception, les deux plus importantes étant : ouvrir les portes aux cultures étrangères, pour qu'elles se mêlent à la nôtre ; et veiller à ce que la langue arabe devienne une langue véritablement égyptienne, la substance même du discours des jeunes et de leurs goûts. Si nous réussissons en cela, nous aurons atteint le commencement du chemin qui nous mène, au bout du compte, à la formation de l'élite cultivée.

Sur ces mots, le Doyen acheva sa riche et gracieuse allocution ; tous se pressèrent alors pour le féliciter, et les jeunes gens sortirent en retournant dans leur esprit les idées qu'il avait semées en eux, et ses étudiants sortirent fiers devant les autres, et devant le professeur conférencier lui-même, d'être les élèves du Dr Taha Hussein !